



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

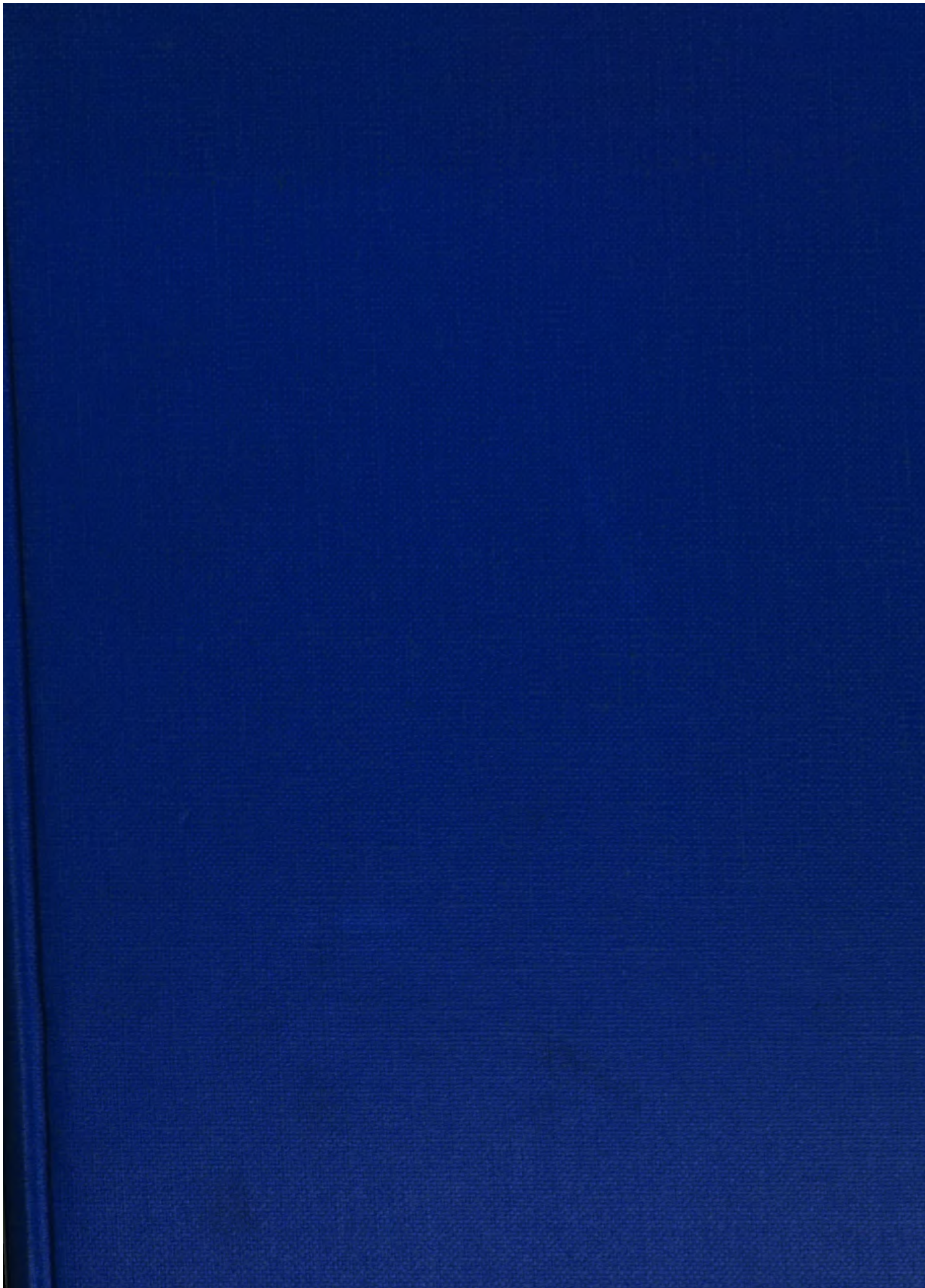
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

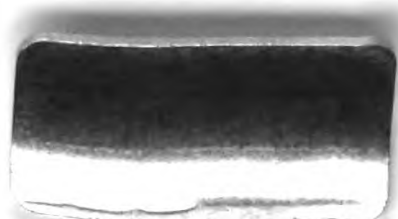


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





1/K 941 A. 1



LUI

ou les femmes et l'amour

LUI

ou les femmes et l'amour

par

HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie française

FEMMES

IV

R. S. A.

ÉDITEUR

1928



Copyright by Simon Kra, 1928.
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Russie.

DEMI-VÉRITÉS

DEMI-VÉRITÉS

IL est plus aisé de trouver sur les femmes des traits piquants et de sages maximes qu'il n'est facile d'y conformer sa conduite envers elles.

Si tout le mal qu'on a dit des femmes était vrai, elles seraient bien près de la perfection.

Les femmes sont capables de tout, les hommes, du reste.

pas, elles veulent que nous considérons comme un bonheur de leur devoir de ne l'être point.

Les femmes ne sont pas méchantes, mais les meilleures sont juste assez bonnes pour que nous ne puissions pas dire qu'elles ne le sont pas.

Aimer les femmes implique que nous préférons le plaisir qu'elles nous donnent aux ennuis qu'elles nous causent.

Les femmes sont rarement aimées comme elles voudraient l'être, c'est-à-dire par un Dieu tout-puissant qui leur donnerait tout et ne leur demanderait rien.

L'amour est un labyrinthe. A l'entrée coule l'onde de la fontaine de Jouvence; à la sortie stagne l'eau du Léthé.

La femme que l'on aime le mieux n'est pas toujours celle que l'on aimerait le mieux aimer.

L'amour profite souvent des hasards du désir... On aime autant par rencontre, par occasion, par erreur, que par choix.

Il lui disait : « Oh! ne me rendez pas heureux, laissez-moi l'être! »

Ce qu'une femme appelle « travailler à notre bonheur », c'est faire ordinairement tout ce qu'il faut pour le détruire.

Dans toutes les femmes, il y a une femme et dans chacune il y en a plusieurs.

Nous ne connaissons peut-être jamais des femmes que ce qu'elles ignorent d'elles-mêmes.

Les femmes pleurent plus facilement que les hommes et se souviennent plus longtemps qu'eux de ce qui les a fait pleurer.

Il est plus facile de dire ses vérités à autrui qu'à soi-même.

Les femmes détestent les mensonges qu'on leur fait et on leur pardonne ceux qu'elles se font.

Il y a des femmes qui n'ont pas le droit d'être laides.

Les femmes gardent secret tout ce qu'elles savent d'elles-mêmes. Elles sont moins discrètes sur ce qu'elles ont appris d'autrui.

La vanité se mêle à tout, même à l'amour. On est vain d'aimer et d'être aimé.

Qu'il y a loin de se connaître en femmes à connaître les femmes!

On ne sait aimer qu'à l'âge où l'on n'a plus guère chance qu'on vous aime.

Nous supportons peut-être mieux des femmes la perfection de leurs défauts que l'imperfection de leurs qualités.

Nous appelons les « dernières faveurs » d'une femme ce qu'en premier nous souhaitons d'elle.

Les femmes aiment mieux inspirer une passion que la partager. En sentiment, elles font volontiers chambre à part.

L'amour qu'on se refuse est plus douloureux que l'amour qu'on nous refuse.

Si l'on dit de quelqu'un qu'il a toutes les femmes qu'il veut, il faut entendre

que, de toutes les femmes qu'il voudrait,
il n'a que celles qui le veulent bien.

La fidélité en amour n'est que la
paresse du désir.

La magie momentanée de l'amour
est de nous faire voir toutes les femmes
en une.

L'amour complet unit la fidélité du
désir à la durée du sentiment.

Quand on dit à une femme qu'on l'a
beaucoup aimée, c'est lui dire qu'on ne
l'aime plus assez pour l'aimer encore.

Les femmes déçoivent souvent en
nous une certaine idée de l'amour.

Les femmes sont propres à tout.

Les hommes se rappellent; les femmes se souviennent.

Comme il est difficile de savoir pourquoi on a aimé une femme qu'on n'aime plus!

L'homme est fat. Il lui suffit d'être supporté pour se croire indispensable.

Les femmes ignorent sincèrement ce qu'elles ont oublié.

Il disait : « Je ne l'ai jamais assez aimée pour pouvoir agréablement la haïr. »

L'amour est éternel, tant qu'il dure.

Nous avons une si haute idée des femmes que nous ne sommes guère sensibles qu'à leurs défauts.

L'amour exagère. C'est sa force et sa faiblesse, la cause de ses illusions et de ses déceptions.

Les hommes, vis-à-vis des femmes, sont responsables de tout, de la pluie, du vent, du petit bouton qu'elles ont au bout du nez, aussi bien d'un tremblement de terre que du vol d'une mouche.

Les femmes se sont reconnaissantes de tout ce que l'on fait pour elles.

Quand un homme surveille une femme, c'est qu'il a quelque chose à lui cacher.

Les femmes sont injustes par nature envers les hommes, car il leur semble qu'on ne rende jamais assez justice à leur mérite; elles le sont aussi par calcul, car ce serait à leurs yeux d'une mauvaise politique de reconnaître que nous puissions ne pas être tout à fait dépourvus d'un état dont elles se sont attribué le privilège. Il y a des nécessités de gouvernement!

Il n'y a pas d'expérience en amour, car alors on n'aimerait plus.

La fidélité est peut-être plutôt chez les femmes l'effet d'un hasard que d'un parti pris. Les hommes, eux, sont fidèles par une sorte de vanité à se singulariser.

Les femmes nous reprochent à peu près exactement ce que nous leur reprochons : tout.

X... disait de sa femme qu'il trompait et qui s'en déclarait malheureuse : « Elle n'a pas le physique de sa souffrance. »

Quand on aime, il ne faut pas chercher trop les raisons pourquoi l'on aime; on risquerait de ne pas les trouver égales à celles que l'on aurait de ne pas aimer.

On se pardonne tout, en amour, tant qu'on s'aime.

Il comparait souvent l'amour à une partie de cartes où l'un des partenaires triche pour gagner et l'autre pour ne pas perdre.

La vantardise sexuelle est un travers plus masculin que féminin. La femme est discrète sur son plaisir; l'homme intarissable sur ses exploits.

Quand elles disent : « Si vous m'aimez vraiment », c'est qu'elles sont déjà sûres que nous les aimons; quand elles disent : « Vous ne m'aimez pas », c'est qu'elles sont encore plus sûres d'être aimées.

Les femmes n'ont d'honneur que dans la mesure où le leur permet leur vanité.

J'ai remarqué que les femmes choisissent mieux leurs amis que leurs amants. Elles demandent à l'amitié une

constance et une sécurité qu'elles savent bien qu'elles ne trouveront pas dans l'amour.

Les hommes sont vains de ce qu'ils sont; les femmes sont vaines aussi de ce qu'elles ne sont pas.

L'amour est un besoin dont nous avons fait un plaisir et un plaisir dont nous avons voulu faire du bonheur.

Il y a des méchancetés que, seule, une femme peut inventer et des mufferies dont, seul, un homme est capable.

Les femmes pensent de l'amour ce que leurs amants leur en font penser.



Une femme, jusque de l'abandon, peut tirer une sorte de vanité. Elle se dit : « N'est-ce pas à m'avoir aimée qu'il a pris le goût d'en aimer une autre? » L'infidélité lui est encore un hommage.

Il y a une telle sottise peinte sur certains visages de femmes qu'elles semblent l'enseigne même de leur stupidité.

Si Don Juan m'avait rencontrée, pense-t-elle, il n'y aurait peut-être qu'un nom, au lieu de mille et trois, sur la fameuse liste!

Au XVII^e siècle, pour créer une héroïne de tragédie, il suffisait d'avoir, du

cœur des femmes, une vue assez générale et une connaissance quelque peu conventionnelle. Le roman moderne exige davantage en nous donnant peut-être moins.

Il disait d'elle : « Comme toutes les femmes raisonnables, elle n'est jamais contente de rien. »

Les femmes se souviennent plus volontiers d'avoir été aimées que d'avoir aimé.

L'amour est un sentiment indépendant. Il n'a affaire ni avec l'amitié, ni avec l'estime, ni avec la tendresse, ni avec l'affection, ni avec la délicatesse. Il ne s'occupe et ne relève que de

lui-même. Il a sa logique à lui, ses raisons, ses imaginations, ses préjugés, ses ruses. Il ne parle et ne comprend ni le langage du cœur, ni celui de l'esprit. Il n'est ni ceci, ni cela; il est l'amour.

Les femmes admettent difficilement que nous ne supportions pas d'elles ce qu'elles ne souffriraient pas de nous.

Nous ne connaissons peut-être le bonheur que par son ombre sur le mur de la destinée.

Aux yeux des femmes le plus grand tort des hommes est qu'ils soient des hommes; aux yeux des hommes, le seul mérite des femmes est qu'elles soient des femmes.

Les femmes sont toujours assez contentes d'elles-mêmes pour être mécontentes de nous.

Les femmes aiment qu'on leur parle le langage de l'amour, même si ce n'est qu'avec la voix du désir.

Sexe de la femme, oreille des sens.

L'avantage de l'argent en amour, prétendait-il, est qu'il met en mesure d'avoir à peu près toutes les femmes qu'on veut au lieu de n'avoir que celles qui veulent.

Il y a chez les femmes on ne sait quoi d'intolérable qui fait que nous ne pouvons pas nous passer d'elles.

Tout est vrai des femmes, même ce qu'elles disent d'elles-mêmes.

Les femmes mettent dans les rivalités d'amour ou de vanité des perfidies, des cruautés de guerre civile. Entre elles, pas de quartier.

« Il faut, disait-elle, savoir tout supporter en ce monde, fût-ce soi-même. »

Ce qui fait principalement le malheur des femmes, c'est qu'elles ont le goût du bonheur dans l'amour et que nous n'avons pas les moyens de le leur donner.

Plus on croit connaître les femmes, mieux on est prêt à être leur dupe, car

elles ont chacune une manière différente d'être femme et c'est ordinairement la femme qu'elle n'est pas que nous voyons en elles. Cela leur donne beau jeu.

Il faut estimer bien peu une femme pour se croire supérieur à elle.

Les femmes ne sont guère changeantes. Elles restent elles-mêmes, jusque dans leurs contradictions.

On aime souvent dans une femme le souvenir d'un amour qu'elle n'inspire pas.

Les passions simultanées sont rares et l'amour peut très bien être la rencontre de deux oisivetés et l'accord de deux indifférences.

Il y a des femmes qui sont les maîtresses du désir, d'autres les servantes des sens.

Les femmes arrivent à tout, parce que tout leur arrive.

A force de penser aux femmes, on finit par ne plus trop savoir ce qu'on en pense.

La femme est bien le seul être au monde qu'on aurait quelque raison de tuer.

Il y a des femmes dont on s'étonne vraiment qu'il ne se soit trouvé personne pour les étrangler.

Il n'est guère de femme qui n'ait inspiré à quelqu'un des pensées ou des

actes d'une certaine bassesse qu'il n'aurait pas eue autrement.

La plupart des femmes se croient en elles une déesse qu'elles ne demandent pas mieux que de montrer nue.

— Il vous a beaucoup aimée?

— Oui.

— Et qu'a-t-il fait pour vous le prouver?

— Rien.

— C'est peu!

— Mais non, c'est le mieux qui se puisse attendre d'un homme.

Il n'est pas besoin de beaucoup d'esprit pour plaire aux femmes; il suffit d'avoir celui qui leur plaît.

En se mettant nues pour aimer, les femmes entendent par là se montrer à nous sous un aspect de vérité. Elles font ainsi semblant de renoncer à tout subterfuge. Ne nous fions pas trop à cette vérité. Elle nous mène droit au puits.

Le meilleur moment pour écrire ce que nous pensons des femmes est celui où elles ne pensent plus à nous.

La nature garde au corps de la femme, quand elle est nue, une place d'ombre, afin de lui simuler, au moins là, une apparence de mystère.

Le miroir de la vérité n'est pas celui où les femmes aiment le mieux à se regarder.

Les femmes préfèrent la brutalité à l'ironie. Le brutal se met nettement dans son tort à leur égard; l'ironiste les met en méfiance vis-à-vis d'elles-mêmes, et cela ne se pardonne pas.

« Je n'ai eu de cette femme que le plaisir d'en avoir des ennuis », disait-il.

La pudeur n'est qu'un artifice qui confère plus de valeur à l'abandon.

Les femmes se donnent rarement; le plus souvent, elles s'échangent. Elles obéissent moins à leur goût qu'à leur intérêt.

Les amants cherchent à leurs ruptures de bonnes raisons et ils les trouvent

bien facilement dans leurs imperfections mutuelles, jusque dans celles qui les ont fait s'aimer.

Les femmes excellent autant à dissimuler un sentiment vrai qu'à en simuler un qui ne l'est pas.

Les hommes savent haïr; les femmes ne savent que détester. C'est bien pire.

Quand on a aimé et qu'on cesse d'aimer, il y a, à n'aimer plus, une sorte de repos désespéré.

L'homme n'est satisfait que lorsque, d'une femme qui lui plaît, il a découvert enfin ce qui ne lui en plaît plus.

L'égoïsme est l'état naturel de l'homme; la vanité, celui de la femme.

La frivolité est encore ce qu'il y a de plus sérieux chez les femmes.

Les femmes tiennent moins à leur vertu qu'à la réputation qu'elles en ont, et il leur importerait assez peu d'être vertueuses si elles étaient assurées d'être crues telles.

Ce qui nuit le plus aux hommes dans l'esprit des femmes, c'est leur indiscretion.

Si les femmes étaient assurées du secret de leurs faiblesses, combien peu sauraient résister au plaisir d'être faibles!

Que les femmes soient plus faciles, les hommes qui les ont seront plus discrets, car les ayant plus facilement, ils se vanteront moins facilement de les avoir.

TROIS HÉROÏNES
DE ROMAN

TROIS HÉROÏNES DE ROMAN

EMMA BOVARY

JE ne vous ai pas aimée, Emma Bovary, mais je vous ai ardemment désirée lorsque, à seize ans, dans ma chambre de collégien, je lisais votre histoire amoureuse. Ce qui m'attirait à vous, ce n'étaient pas vos mélancolies romanesques, vos médiocres souffrances, les amertumes de vos ambitions refoulées, ce qu'il y avait en vous d'âpre et d'avidé. Je n'éprouvais pour vous ni



tendresse ni pitié. Ce n'était pas pour vous consoler que je m'en allais en esprit vers Tostes ou Yonville et que je m'arrêtais sur la place à contempler votre maison, à épier à vos fenêtres le miroitement des vitres closes ou, lorsqu'elles étaient ouvertes, à voir s'enfler au vent les longs rideaux qui pendaient jusqu'au tapis. Que de fois, cependant, j'ai cru m'attabler à l'auberge du *Lion d'or* pour attendre l'arrivée de l'*Hirondelle*! Que de fois j'ai cru pousser la porte de la pharmacie d'Homais! J'écoutais le ronflement du tour de Binet. Le soir tombait et, le long de la rivière qui bordait votre jardin, je respirais longuement au clair de lune l'odeur nocturne des seringas.

Je ne vous ai pas aimée, Emma

Bovary, mais je vous ai désirée en votre corps, du jour où je vous ai aperçue au seuil de la ferme du père Rouault. Le soleil, sous la neige qui s'égouttait, faisait craquer la soie gorge-de-pigeon de votre ombrelle. Depuis lors, je n'ai plus cessé de penser à votre visage. Ce que vous aviez de beau, c'étaient vos yeux qui étaient bruns et semblaient noirs à cause de vos cils. Vous aviez les lèvres un peu charnues et vous les mordillonnez. De vos cheveux, « les deux bandeaux noirs semblaient chacun d'un seul morceau, tant ils étaient lisses; ils étaient séparés sur le milieu de la tête par une raie fine qui s'enfonçait légèrement selon la forme du crâne, et, laissant voir le bout de l'oreille, allaient se confondre par derrière en un chignon abondant ». Cette

chevelure, que de fois il m'a semblé, défaite, la manier! que de fois j'ai regardé au fond de vos yeux qui avaient « comme des couches de couleurs successives, et qui, plus épaisses dans le fond, allaient comme en s'éclaircissant vers la surface de l'émail! »

Je n'ai pas seulement rêvé longtemps à votre visage, Emma Bovary, j'ai désiré tout votre corps. Vous rappelez-vous ce soir où, à la Vaubyessard, vous vous habilliez pour le bal, le soir où vos yeux semblaient plus noirs, où vos bandeaux doucement bombés sur les oreilles luisaient d'un éclat bleu, où une rose tremblait à votre chignon sur une tige mobile avec des gouttes d'eau factices au bout de ses feuilles, où vous aviez une robe de safran pâle relevée

par trois bouquets de roses-pompons mêlées de verdure? J'étais là quand votre mari vint vous embrasser sur l'épaule. Bien souvent, en son absence, tandis qu'il courait le pays dans son « boc » je me suis glissé chez vous. Vous portiez une robe de chambre tout ouverte qui laissait voir, entre les revers à châle du corsage, une chemisette plissée avec trois gros boutons d'or. Vous aviez pour ceinture une cordelière à gros glands, et vos petites pantoufles de couleur grenat avaient une touffe de rubans larges, qui s'étalait sur le cou-de-pied. J'imaginai votre pied nu et votre gorge sous la chemisette...

Et votre arrivée à Yonville, et ce dîner chez Homais où Léon avait posé son pied sur un des barreaux de votre

chaise, et votre petite cravate de soie bleue que tenait droit comme une fraise un col de batiste tuyauté! Et vos longs jours d'ennui après le départ du clerc, ces jours mornes où vous lisiez des romans et où vous variaiez votre coiffure, où vous vous mettiez à la chinoise, en boucles molles, en nattes tressées, où vous vous faisiez une raie sur le côté de la tête et rouliez vos cheveux en-dessous comme un homme. Vous étiez alors pâle partout, blanche comme du linge, « vous étiez prête pour l'amour ».

On était aux premiers jours d'octobre : il y avait du brouillard sur la campagne. Vous longiez la lisière du bois. Les chevaux soufflaient. Le cuir des selles craquait. Puis vous êtes entrée

dans la forêt. Le soleil avait paru. Les feuilles ne remuaient pas. Ce fut Rodolphe qui attacha les chevaux. Il marchait derrière vous et contemplait, entre le drap noir de votre amazone et la botte noire, la délicatesse de votre bas blanc qui lui semblait quelque chose de votre nudité. Vous vous êtes assise sur un tronc d'arbre renversé. Rodolphe vous parlait de son amour. Il vous a entraînée plus loin, auprès d'un petit étang. Ce fut alors que vous vous êtes penchée sur son épaule. Vous avez renversé votre cou blanc qui se gonflait d'un soupir et, défaillante, tout en pleurs, avec un long frémissement et en vous cachant la figure, vous vous abandonnâtes. En rentrant, vous vous êtes regardée dans la glace. Vous vous

êtes étonnée de votre visage. Jamais vous n'aviez eu les yeux si grands, si noirs et d'une telle profondeur. Vous vous répétiez : « J'ai un amant. » Je vous ai détestée, Emma Bovary, parce que je vous désirais.

Alors j'ai suivi, pas à pas, votre ombre vivante ; je vous ai suivie, le cœur battant et la chair irritée, lorsque vous alliez au bout du jardin cacher vos lettres dans une fissure de la terrasse et qu'à travers les champs en labour, où vous trébuchiez et empêtriez vos bottines minces, vous couriez à la Huchette surprendre votre amant encore endormi, quand il vous rejoignait, la nuit, sous la tonnelle ou dans le cabinet aux consultations. Lorsqu'il devait venir vous voir, vous emplissiez de

roses les deux grands vases de verre bleu. Vous vous chargiez de bracelets, de bagues, de colliers. Vous étiez jalouse de toutes ses pensées et soumise à tous ses caprices; vous acceptiez ses égoïsmes et ses brutalités. Comme il jugeait toute pudeur incommode, il vous traitait sans façon. Il avait fait de vous « quelque chose de souple et de corrompu ». Jamais vous ne fûtes plus belle qu'à cette époque. Vous aviez persuadé à Rodolphe de vous enlever et vous rêviez du pays nouveau, et je relisais l'admirable page où Flaubert vous a peinte en cette indéfinissable beauté qui résulte de la joie, du succès, et qui n'est que l'harmonie du tempérament avec les circonstances : « Ses paupières semblaient taillées exprès pour les longs

regards amoureux où la prunelle se perdait, tandis qu'un souffle fort écartait ses narines minces et relevait le coin charnu de ses lèvres qu'ombrageait à la lumière un peu de duvet noir. On eût dit qu'un artiste en corruptions avait disposé sur la nuque la torsade de ses cheveux; ils s'enroulaient en une masse lourde, négligemment, et selon les hasards de l'adultère qui les dénouait tous les jours. Sa voix maintenant prenait des inflexions plus molles, sa taille aussi : quelque chose de subtil qui vous pénétrait se dégageait même des draperies de sa robe et de la cambrure de son pied. » La page lue, je refermais le livre et je restais longtemps à rêver.

Je rêvais à ce fiacre cahotant qui parcourait Rouen au trot harassé de son

vieux cheval et d'où, dans une ruelle du quartier Beauvoisine, descendait une femme qui marchait le voile baissé sans détourner la tête. C'était vous que je retrouvais sous ce voile, Emma Bovary, Emma la désirée ! Je vous retrouvais dans cette chambre de l'*Hôtel de Bourgogne* où il y avait un grand lit d'acajou en forme de nacelle, sous des rideaux en levantine rouge. Rien n'était beau comme votre tête brune et votre peau blanche, se détachant sur cette couleur pourpre, quand, par un geste de pudeur, vous fermiez vos deux bras nus en vous cachant la figure dans vos mains. J'entendais votre rire sonore et libertin. Léon avait remplacé Rodolphe, mais peu à peu, dans une rêverie, Léon s'effaçait, et vous restiez seule en cette

grande chambre, « faite pour les intimités de la passion ». Il y avait sur la cheminée, entre les candélabres, deux de ces grandes coquilles roses où l'on entend le bruit de la mer quand on les applique à son oreille. Je m'imaginai être là, debout devant vous, et la phrase célèbre du livre de vos tristes amours me murmurait sa promesse d'âpre volupté. A mesure que je me la répétais, il me semblait que vous lui obéissiez. « Elle se déshabillait brutalement, arrachant le lacet mince de son corset, qui sifflait autour de ses hanches comme une couleuvre qui glisse. Elle allait sur la pointe de ses pieds nus regarder encore une fois si la porte était fermée, puis elle faisait tomber ensemble tous ses vêtements; — et pâle, sans parler,

sérieuse, elle s'abattait contre sa poitrine, avec un long frisson. » Alors, je demeurais longtemps à songer à vous, car si je ne vous ai pas aimée, Emma Bovary, je vous ai ardemment désirée, au temps de ma jeunesse, à cause de votre visage passionné et de votre corps lascif; je vous ai désirée, ô morte, qui n'avez jamais existé que dans l'esprit de celui qui vous créa, plus vivante que les vivantes, et éternelle comme la vérité et la vie.



MADELEINE DE NIÈVRES

JE vous admire, Madeleine de Niè-
vres, parce que vous avez aimé et
souffert, parce que vous vous êtes
vaincue, parce que vous avez pré-
féré à votre bonheur et au bonheur d'un
homme que vous aimiez, l'honneur
d'un homme que vous n'aimiez pas.

L'amour est venu à vous au seuil de
votre jeunesse et vous vous êtes détour-
née de lui, mais il vous avait touchée de
sa flamme et, lentement, sournoisement,

patiemment et furieusement, il vous a consumée de son feu secret. Vous en êtes toute brûlante dans le livre où vous nous apparaissez, prise au double cercle ardent que forment autour de vous la passion que vous ressentez et celle que vous inspirez. Comme vous, Madeleine de Nièvres, Dominique de Bray est en lutte contre soi-même et vous vous épuisez l'un et l'autre, avec un mélancolique acharnement, à une victoire intime qui ne laissera de vos deux cœurs qu'une cendre torturée.

De cette cendre, votre mémoire s'est faite impérissable et je vous vois errer à jamais au pays des amants malheureux. Vous y passez silencieux, vous, Dominique, respirant les violettes mordues de ce bouquet qu'elle vous lança, un

soir, au visage, vous, Madeleine, enveloppée de ce long châle de Cachemire dont vous pliâtes ensemble la longue étoffe souple et qui fut comme le linceul de votre amour désespéré.

LA SANSEVERINA

CE doux jour d'automne, si lent et si voilé, était le jour des morts. Parme songeait aux siens dans un silence qu'interrompaient parfois quelques appels de cloches, sous un ciel sans soleil. Novembre semblait se souvenir de l'été, tant l'air était encore tiède où se doraient les feuilles des arbres. Le jardin Farnèse était à peu près désert avec son casino de style baroque, ses vases et ses statues. Nous y étions

venus achever cette journée mélancolique après une vague flânerie à travers les rues et une longue promenade sans but. Nous songions au départ du lendemain. Rien ne nous retenait plus à Parme. Nous en avons épuisé les sages plaisirs. Nous avons visité le théâtre Farnèse, et le palais de la Pilota, contemplé sous la coupole du Dôme les anges du Corrège. Nous étions entrés à la Steccata et nous laissons le jour finir en ce jardin, ce jour des morts qui eût été le plus vivant des jours, si votre ombre était venue s'asseoir à nos côtés, votre ombre hardie et romanesque, votre ombre immortelle et charmante, Gina del Dongo, comtesse Pietranera, duchesse Sanseverina, votre ombre adorable, ô fille de Stendhal!

Mais vous vous êtes refusée à nous tenir compagnie en ce Parme où vous avez régné par votre grâce et par votre génie, que vous avez charmé et qui est resté plein de votre souvenir, où vous avez aimé et souffert, où vous avez été enviée et adulée, où vous avez conduit tant d'intrigues, éventé tant de pièges, donné tant de fêtes, commis tant de folies, où vous vous êtes jouée si divinement du délicieux Ranuce-Ernest IV, où votre cœur a battu d'angoisse et palpité d'anxiété lorsque, tout en rompant les plans de l'infâme fiscal Rassi et de la marquise Traversi, vous regardiez la grosse tour Farnèse où votre cher Fabrice, prisonnier, risquait à toute heure le poignard et le poison, jusqu'à ce qu'il eut faussé compagnie aux geôliers et aux

sbires pour s'en aller à Milan fumer son cigare et laisser pousser ses favoris. Mais vous n'êtes pas venue, ô capricieuse Sanseverina, et pourtant comme nous vous attendions! Où étiez-vous donc aujourd'hui? Étiez-vous en ce Milan de votre jeunesse, tout frémissant des gloires impériales? Étiez-vous en votre terre de Sacca ou en votre château de Grianta sur le lac de Côme, près de votre frère Ascagne? Parcouriez-vous le champ de bataille de Waterloo? Qui vous a donc retenue loin de nous? Écoutez-vous les fins propos du comte Mosca ou les divagations de Ferrante Palla?

Vous n'êtes pas venue! Il nous eût été doux cependant de finir cette journée mélancolique dans une de ces rêveries

tendres qui se forment de la présence d'un être aimé. Car nous vous aimons, ô divine Sanseverina, mais nous ne vous eussions pas parlé d'amour. Nous n'aurions pas interrogé les secrets de votre cœur. Ils sont à vous et nous n'aurions pas cherché à vous rendre indiscreète sur vos sentiments. Stendhal lui-même les a respectés. S'il les a connus, il ne nous les livre pas. Il modère la curiosité qu'il en a peut-être. C'est au comte Mosca qu'il confie le soin de demander à votre camériste si vous faites l'amour avec Fabrice. Nous ne serons pas plus hardis que lui, car vous l'intimidiez ce Beyle qui prétendait traiter les femmes militairement et qui se comportait avec elles comme le plus naïvement passionné des amoureux, sacrifiant son

tempérament à sa sensibilité. Vous lui imposiez une tendre réserve. Jamais il ne vous montre à nous dans la familiarité du désir que vous inspiriez. Nous ne connaissons ni le galbe de votre jambe, ni la forme de votre gorge. C'est de votre cœur et de votre esprit qu'il nous fait le portrait. A peine s'il nous dit, une fois, que vous avez une de ces beautés lombardes comme les peint Léonard ou Luini, et cependant vous illuminez de votre sourire milanais le livre où vous vivez vivante, à jamais, et dont le souvenir nous fait évoquer, en ce Parme dont vous êtes la gloire, ô Gina la Stendhalienne, votre Ombre!

DEUX AMIES





DEUX AMIES

NINE

NINE est petite et noiraude, mais elle a de beaux yeux. Elle aurait dû être bossue; elle s'est contentée d'être chétive. Elle n'a pas tenté le désir des hommes. L'idée ne viendrait à personne de dénouer ses cheveux qui sont longs et de dégrafer son corsage qui est plat. On ne se l' imagine pas nue et elle ne fait rien pour qu'on ait envie de l'y mettre. Rendons-lui

justice. Nine n'est pas coquette, elle ne l'est même pas assez si la coquetterie comprend la propreté. Qu'importe! Nine ne vit que pour elle-même. Elle n'est pas mariée et ne se mariera pas. Elle ne le regrette point. Que ferait-elle d'un mari? D'ailleurs sa vie n'est pas solitaire. Elle a une famille, des amies et des amis. Libre, elle peut être toute à eux. Elle dit volontiers qu'ils sont tout pour elle.

Ce qui est vrai, c'est qu'elle exerce sur eux une réelle influence et qu'elle leur inspire une confiance absolue. N'a-t-elle pas la mine attentive et secrète, cet air de sollicitude et de discrétion qui attire la confiance? On se confie aisément à Nine. Elle ne s'y dérobe pas, mais non plus n'y pousse point. Elle

accepte ce qu'on lui confie. Il en est ainsi tout d'abord, mais avec Nine on n'en reste pas là. Peu à peu, son amitié se fait plus active. Après avoir écouté longtemps, elle interroge, non par curiosité, certes, mais par sympathie. Quand on est assez de ses amis, Nine veut savoir vos conditions de vie, vos soucis quotidiens, l'état de votre santé et de votre cœur, car Nine aime à entendre parler d'amour.

Cela se voit à son visage. Elle s'intéresse passionnément à des sentiments qu'elle n'a jamais éprouvés et à des passions qu'elle n'a jamais ressenties. Elle y est experte en esprit, car elle l'a fort subtil. Il y a en elle du confesseur, mais il y a aussi de l'entremetteuse, car si elle ne se lasse jamais de vous entendre, elle

est toujours prête à vous servir. Elle entre à fond dans votre sentiment, elle est de moitié dans votre passion. Pour vous y seconder, elle se prêtera aux démarches les plus humiliantes, aux complaisances les plus scabreuses. Elle vous offrira ses bons offices. Ayez-y recours et vous en verrez quelque jour les effets!

Quand on aime, même d'amitié, n'est-on pas sensible aux impressions les plus fugitives, aux influences les plus légères? D'un mot dit à mi-voix, d'un geste presque imperceptible, d'un regard, d'un rien, on tire des conséquences infinies, des appréhensions, des inquiétudes qui rongent, des doutes plus corrosifs que des certitudes. Pour créer ces troubles, il suffit d'une insinuation en apparence inoffensive, d'une allusion négligente,

d'un propos, d'un silence. A ce jeu, Nine apporte un art infallible et mystérieux et, quand elle le joue, son visage se fait particulièrement tendre, moins tendre cependant que lorsqu'on lui avoue les souffrances qu'on ignore qu'elle a causées. Elle les souffre avec vous. Qu'elle voie couler vos larmes, elle pleurera. Pour vous consoler, elle vous donnera tout son temps. Qu'a-t-elle à faire dans la vie? Elle n'a ni mari, ni enfants, ni amant. Elle n'a que ses amis. Elle est toute à eux, jusqu'à s'imposer envers eux le masque du dévouement et l'hypocrisie de l'amitié.

ISMÉRIE

ISMÉRIE passe pour méchante. On le dit; elle le sait et elle s'en étonne, car elle se juge la meilleure amie qu'on puisse être. Est-il moins égoïste qu'elle? Ne s'intéresse-t-elle pas passionnément à autrui? Qui, plus qu'elle, est préoccupée de ceux qui l'approchent et ont part à son amitié? Elle est attentive à leurs propos, serviable à leurs besoins, docile à leurs désirs, curieuse de tout ce qui les concerne. N'aurait-elle pas droit

à leur reconnaissance? et ils la lui témoignent en proclamant sa méchanceté! Est-elle donc entourée d'ingrats? Non, Ismérie, rassurez-vous, mais sachez que parmi ceux qui vous disent méchante, les plus clairvoyants ajoutent que vous ne l'êtes pas par nature. Ils en rendent responsable votre vanité qui est, je le reconnais, d'une espèce assez particulière.

Car vous êtes vaniteuse, Ismérie, mais singulièrement. Ce n'est pas de votre figure. Elle est charmante et tout le monde en convient. Il est donc juste que vous la trouviez telle, mais le contentement que vous en avez ne dépasse pas celui que vous êtes en droit d'en prendre. Est-ce donc de votre esprit que vous êtes vaine? Vous en avez trop

pour vous en faire accroire à vous-même. Ne vous suffit-il pas qu'il ne soit point en disparate avec votre beauté? C'est donc ailleurs que se porte l'exercice de votre vanité. Quel est le sujet où elle s'applique et d'où tire-t-elle sa nourriture? Je vais vous le dire.

Ce dont vous êtes vaine, Ismérie, c'est de tout savoir. C'est là votre passion, votre prétention, votre vice. Vous voulez être celle qui sait tout, de tous ceux qui vous entourent, qu'ils soient vos intimes, vos familiers ou de simples relations. Vous voulez être informée du plus secret de leur vie et de leur pensée, de leurs ennuis et de leurs plaisirs, de leurs allées et de leurs venues, de leurs goûts et de leurs occupations, de leurs amitiés et de leurs amours, de leurs

sentiments comme de leur santé. Vous voulez connaître le fond de leur cœur, aussi bien que le poids de leur bourse, leurs rapports de famille et leurs rapports d'affection. Vous voudriez que rien d'eux ne vous échappât, pas plus leurs digestions que leurs rêves, et que chacun reconnût en vous une sorte d'Asmodée qui, comme le diable boiteux de Le Sage, lève le toit des maisons et le couvercle des consciences. C'est là votre prétention, Ismérie. C'est là votre vanité, votre poste.

Qu'on ne vous le conteste pas ! Que l'on ne mette pas en doute votre sorcellerie ! Ce serait bien inutile, car on ne vous trouverait jamais en défaut. Vous y avez mis bon ordre une fois pour toutes. Lorsque l'on sait tout, on ne

peut cependant tout savoir, et ce que vous ne savez pas, vous avez pris le parti de l'inventer. Or vous l'inventez vraisemblable, et vous donnez à vos imaginations l'aspect de la vérité. Encore si vous gardiez pour vous vos découvertes, mais alors en quoi seraient-elles utiles à votre vanité? Aussi les répandez-vous au dehors et vous les y répandez comme si elles vous échappaient malgré vous. Ne vous faut-il pas maintenir votre renom et répondre à ce qu'attend de vous votre clientèle de curieux? Comme vous connaissez leurs goûts, vous vous mettez en mesure de les satisfaire. Ce qu'ils vous demandent, ce sont des révélations sur les uns et les autres, tous ces menus faits dont s'alimentent les malveillances de société.

Vous n'en êtes jamais à court, Ismérie, car vous vous en approvisionnez dans votre imagination. Certes, vous n'avez pas l'intention de nuire. Vous n'êtes pas méchante de nature, mais vous lâchez imprudemment l'essaim de vos chimères qui vont souvent se poser où il ne faudrait pas et dont quelques-unes sont munies d'aiguillons et de venin. Leur vol bourdonne sourdement et murmure aux oreilles : « Ismérie est méchante. » Non, vous ne l'êtes pas, Ismérie, mais que vous êtes donc dangereuse !

BILLET'S A LUCINDE

▲

BILLETS A LUCINDE

I

LA première fois que je vous ai rencontrée, Lucinde, c'était dans une longue allée, toute bordée de dieux et de déesses et qui va du miroir d'eau à la salle de verdure. Comme nous marchions en sens inverse, je vous ai vue venir de loin et j'ai d'abord éprouvé quelque mauvaise humeur envers cette passante importune qui allait troubler ma rêverie de promeneur

solitaire, mais à mesure que vous approchiez, ce sentiment diminuait en moi pour faire place à une curiosité graduelle, car je m'apercevais peu à peu que vous étiez grande et svelte et que vous avanciez d'une démarche élégante et souple, et que votre robe et votre chapeau étaient de la bonne faiseuse, comme on disait au temps des contes de Perrault. Tout cela m'avait fort changé à votre égard et j'attendais avec impatience l'instant où je distinguerais votre visage. Mon impatience n'a pas été longue, car nous n'avons pas tardé à nous croiser. D'un seul regard j'ai compris que vous étiez charmante. Je l'ai su par votre front, par vos joues, par votre bouche, par vos yeux, par toute votre personne délicieuse.

Cependant ce que j'en ressentis, Lucinde, ne fut pas le bouleversement d'un coup de foudre : c'en fut un sentiment de voluptueux plaisir. Non, Lucinde, je n'eus pas, comme dans les romans, l'idée de me jeter soudain à vos genoux, et de vous adresser un de ces discours passionnés où l'on ne sait plus guère ce que l'on dit, où l'on invoque les dieux et où l'on traite de déesse celle qui devient brusquement l'idole de votre vie. D'ailleurs, les mortelles d'à présent ne souffrent guère les déclarations romanesques et les déclamations surannées. Les allées des parcs, même désertes, ne sont guère propices à des épanchements lyriques. Bref, ce que j'éprouvai fut infiniment plus simple et plus naturel : ce fut un violent désir

de vous saisir dans mes bras et de baiser votre bouche, mais les allées des parcs ne sont pas favorables non plus à ces hommages improvisés et à ces démonstrations intempestives. C'est pourquoi les belles passantes peuvent s'y promener en paix, sans craindre de trop tendres et trop ardentes aventures et sans s'exposer à autre chose qu'à laisser au passant qu'elles croisent une image qu'il emporte dans sa mémoire, et sur laquelle il rêvera longtemps. Telle fut, Lucinde, notre première rencontre, sous l'œil des dieux indulgents et des déesses attentives, dans la longue allée qui va de la salle de verdure au miroir d'eau...

II

Je ne vous dirai pas, Lucinde, les humbles ruses et les menus stratagèmes que j'ai employés pour parvenir jusqu'à vous. Vous ne m'en avez su aucun gré et vous avez eu raison. Rien n'est plus ordinaire que la conduite que j'ai tenue et il n'y avait pas de quoi m'en louer. N'est-ce pas bien plutôt quelque peu ridicule de n'avoir eu à recourir qu'à d'aussi misérables moyens pour arriver à un but qui eût valu, par le prix que je lui attribuais, de tous autres efforts que ceux où je m'évertuai et des ressorts plus subtils que ceux que je mis en œuvre? Eh! quoi, Lucinde, pour savoir

qui vous étiez, le nom que vous portiez, la maison que vous habitiez, n'est-il pas surprenant que je n'aie eu à accomplir ni des actes héroïques, ni de ces exploits où l'on hasarde sa vie? Je n'ai eu à courir d'autre danger que celui de vous déplaire en cette recherche, que vous eussiez pu considérer comme indiscreète. Il n'a fallu pour y réussir ni m'embusquer au coin des rues, ni user de l'échelle de corde, ni me servir de fausse clé. Je n'ai pas plus eu à braver le poignard d'un jaloux que le poison d'un rival. On ne m'a pas vu, comme au temps des aventures, l'épée à la main ou le pistolet au poing. Je n'ai pas répandu mon sang sous votre balcon. Je n'ai pas accompli un de ces hauts faits qui méritent à un soupirant les bonnes

grâces de sa Dame. Non, Lucinde, tout s'est passé le plus simplement du monde. Quelques faciles démarches m'ont permis, comme on dit dans l'affreux jargon moderne, de vous « identifier ». Quand je sus votre nom, j'appris aisément ce qu'il m'importait de savoir de vous. Mon enquête m'a vite mis au courant de vos habitudes. Cela fait, il me restait à remplir les formalités de la présentation. J'obtins assez facilement cette faveur mondaine et le jour vint où j'eus l'honneur de vous être nommé. Il ne me manquait plus que l'autorisation de vous rendre visite. Un hasard heureux me la procura. Votre porte s'ouvrit pour moi, et je fus admis auprès de vous. Ce ne fut pas sans quelque hésitation que je hasardai une allusion à

notre rencontre dans l'allée qui va de la salle de verdure au miroir d'eau. Vous affectâtes de n'en avoir conservé aucun souvenir. Ce n'était pas très gentil, mais peut-être était-ce vrai. Voilà le dommage qu'il y a, quand on est un homme, à vivre dans une société où le costume masculin ne comporte ni les étoffes brillantes, ni les passementeries, ni les dentelles, ni les panaches avantageux, car on arrive mieux au cœur des femmes si l'on s'y impose par les yeux. D'ailleurs, votre cœur, y suis-je jamais parvenu? Il est vrai que mes ambitions étaient moindres, et vous avez eu, ô Lucinde, la bonté de les laisser se réaliser.....

III

De ces ambitions, Lucinde, la première était que je fusse admis à considérer longuement votre charmant visage. Votre accueil, je dois le reconnaître, n'y mit pas obstacle et s'y prêta même assez volontiers. Une femme aime à être regardée quand les regards qu'elle subit marquent une admiration sincère, et vous ne pouviez douter de la mienne. Elle allait à toute votre délicieuse figure. J'en scrutais tous les traits et j'en appréciais toutes les grâces. Elle en a d'infinies dans la forme aussi bien que dans l'expression. Tout s'y entend pour ravir : le dessin des lignes, la qualité du teint, les courbes, les rondeurs.

Avec quelle attention j'en observais tous les détails et j'en suivais tous les jeux, car vous n'ignorez rien des ressources dont la nature l'a pourvue et des nuances dont elle l'a embellie. Vous savez en tirer d'adorables effets d'indifférence ou de coquetterie, de malice ou de naïveté. C'est un instrument subtil dont vous connaissez toutes les gammes, tous les accords. Il y a des visages éloquents et des visages musicaux, des visages qui parlent, des visages qui chantent. Le vôtre est tout un concert. Vous en êtes la virtuose et toutes les parties de votre corps en sont l'accompagnement. O Lucinde, que de fois j'ai goûté en silence la fête de vous voir ! Je ne connais rien de plus délicat que votre nez et de plus voluptueux que votre

bouche. Tout ce qui est vous, Lucinde, m'enchantait et m'inspirait les plus ambitieux désirs.

IV

Vous souvenez-vous du jour où, pour la première fois, votre main reposa entre les miennes? Jusqu'alors je ne connaissais de vos mains que celle que vous tendiez à mon banal baiser ou à quelque rapide pression de bienvenue ou d'adieu, mais avec quelle attention amoureuse, je les considérais, ces mains ailées! Elles étaient agiles et harmonieuses en tous leurs mouvements et en tous leurs gestes. Elles se posaient sur les objets avec une force

délicate ou une impérieuse légèreté. Je les voyais s'en saisir ou les effleurer. Parfois elles se portaient sur vous-même pour rajuster un ruban ou rectifier un pli. Elles me semblaient à ce moment divinement privilégiées et je songeais, le cœur battant, aux contacts plus intimes qui leur étaient réservés. Je les imaginais, Lucinde, au service de votre corps, familières à ses ordres les plus secrets. J'aurais voulu être elles, mais je devais, hélas, me contenter de les suivre en leurs jeux jumeaux. Or, le jour dont je vous parle, elles avaient été particulièrement actives. Quand je suis entré dans votre boudoir, leurs fins doigts tiraient minutieusement l'aiguille et guidaient le fil dans le labyrinthe compliqué d'une broderie. En l'honneur

de ma venue, vous vous interrompîtes. Je vis alors vos mains s'allonger languissamment en une élégante paresse momentanée, mais, bientôt lasses de leur inertie, l'une d'elles déploya les branches d'un éventail. Elles l'agitaient, comme pour, du battement de son souffle, écarter les paroles de louange, d'amour et de passion dont je tentais de vous faire l'hommage. Tout à coup, cette main porta à vos lèvres l'éventail brusquement refermé pour y dissimuler un bâillement qui, à mon air dépité, se termina par un rire. Ce fut alors que vous vous levâtes pour aller au miroir. Du bout de l'ongle, vous rajustâtes une boucle de votre coiffure, puis, en revenant vers votre bergère, vous vous assîtes un instant au piano. Je vis vos

mains effleurer le clavier, juste le temps de vous apercevoir que la brassée de roses que je vous avais apportée était restée sur le guéridon. Aussitôt vous voilà debout à la disposer dans un vase. Ah ! que j'eusse voulu, Lucinde, qu'une épine vous piquât et que votre sang répandu vous punît de demeurer insensible à mon désir, mais vos mains sont adroites et toutes les fleurs allaient être rassemblées dans le vase de cristal ! De la dernière de ces roses vous teniez la longue tige flexible. Elle était délicieusement épanouie. Lentement vous l'avez fait tourner et se balancer et, en souriant, vous l'avez penchée vers ma bouche, tandis que votre autre main qui pendait mollement le long de votre corps se laissait doucement prendre par

les miennes. J'ai gardé la belle rose en souvenir de ce jour, Lucinde, qui fut « le jour de la rose et de la main »...

V

J'aurais bien d'autres jours à vous rappeler, Lucinde, ne fût-ce que celui où la mule qui dansait si malicieusement au bout de votre orteil tomba sur le tapis et me permit la faveur de déposer un baiser sur votre pied nu, tandis que mes doigts grimpaient le long de votre jambe et atteignaient votre genou sans oser cependant pousser plus haut leur montée. Après cette audacieuse incartade, avec quelle crainte je regardai votre visage et quelle fut ma

joie qu'il ne marquât pas même une surprise et que ne s'y peignît aucun étonnement ni aucun reproche! Au contraire, vous me considériez avec un intérêt indulgent. On eût dit que, loin de vous en étonner et de vous en offenser, vous vous attendiez à cette entreprise et qu'elle vous semblait même plus tardive qu'inopportune. N'est-il pas, en effet, inévitable à une jolie femme d'être désirée et il semblait que vous fussiez prête à subir ce destin et que vous paraissiez aimer autant que ce fût moi qu'un autre qui vous l'imposât? Fut-ce à ce sentiment que je dus la merveilleuse aventure qui m'advint à quelque temps de là? C'était par une chaude après-midi de persiennes closes sur un grand soleil. Votre boudoir

sentait l'été et le silence. En entrant, je vis que vous étiez étendue sur votre sofa. Vos bras nus arrondissaient leur courbe au-dessus de votre tête. Votre chevelure était dénouée. Votre gorge était découverte. Ah ! Lucinde, le charmant spectacle ! Vos seins reposaient en leur douce rondeur et atteignaient à leurs pointes fleuries la perfection de leur forme. Ils s'offraient si voluptueusement à la caresse que je ne pus résister à leur appel. A peine y eus-je répondu, que je sentis toute l'imprudence de ma dangereuse docilité. Mais soudain je vis s'ouvrir deux beaux yeux qui, sans doute, ne dormaient qu'à moitié, et deux bras s'enlacèrent autour de mon cou, tandis qu'à mon oreille une bouche approchée murmurait : « Demain ! »

Demain, Lucinde, vous seriez à moi tout entière, mais je ne partis pas, ce jour-là, sans savoir déjà quelque chose du bonheur qui m'attendait...

VI

Je ne sais pas si je vous ai aimée, Lucinde. L'amour habite un royaume mystérieux où l'on est transporté soudain. C'est là qu'il a son temple. Je crois bien que nous n'y sommes jamais entrés et que nous nous sommes contentés d'errer dans les jardins du désir et de la volupté. Je ne sais si je vous ai aimée, mais je vous ai adorée passionnément en votre corps, en ses grâces et en ses beautés. Quand je vous ai vue debout

devant moi en votre nudité vivante, en l'harmonie heureuse de tout vous-même, quand me sont apparues vos épaules, vos hanches, vos cuisses, vos jambes et que vous vous êtes montrée en votre splendeur vraie, en votre jeunesse dont l'éclat avait quelque chose de divin, j'ai compris pourquoi le hasard m'avait fait vous rencontrer en cette allée où veillent des déesses de marbre. N'étiez-vous pas leur égale si humaine, ô Lucinde, leur sœur de chair et de sang? Quoi! j'allais serrer dans mes bras ce corps fait pour des étreintes divines; je le verrais se mouvoir, s'allonger, se dresser! Je le parcourrais tout entier de mes lèvres et de mes mains! Je le sentirais frémir et s'abandonner! Je le pénétrerais en ses secrets. Ah! les belles

heures, Lucinde, que j'ai vécues en ce pavillon isolé où nous nous retrouvions! J'arrivais le premier afin d'entendre votre pas léger approcher et s'arrêter, afin d'entendre le bruit de la clé que vous introduisiez dans la serrure. Vous entriez et tout s'illuminait. Je vous regardais avec des yeux qui, déjà, à travers vos vêtements, vous imaginaient nue. Agiles, vos mains accomplissaient ce miracle et faisaient de vous une immortelle. Alors, nous nous étendions sur le grand lit en forme de barque. Il était chargé de mes richesses et nous voguions vers les rives du plaisir, ses golfes ombreux, ses grottes secrètes.

Je ne sais si je vous ai aimée, Lucinde!...

VII

La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, c'était dans cette longue allée qui va de la salle de verdure au miroir d'eau. Comme naguère je vous vis venir de loin. Vous marchiez de ce pas vif et souple qui est le vôtre et vous fûtes bientôt assez près pour me tendre la main. Je vous ai regardée alors au visage et j'ai senti que vous me regardiez aussi avec la même curiosité. Nous étions l'un pour l'autre des êtres nouveaux, car le désir n'était plus là pour nous éclairer de sa flamme et nous n'étions plus tous deux que la cendre de notre mutuelle illusion. C'est à ce moment que nous nous sommes



vus, Lucinde, dans notre réalité, et nous comprîmes qu'il ne fallait plus nous revoir si nous voulions conserver dans notre mémoire l'image de ce que nous avons été, l'image que j'ai tenté d'évoquer en ces pages que vous ne lirez pas, car maintenant l'espace et le temps nous séparent. Nos mains se sont touchées pour la dernière fois, quand nous nous sommes rencontrés pour l'adieu en cette longue allée qui va de la salle de verdure au miroir d'eau. C'est là que je suis allé jeter la clé du pavillon, celle dont vous vous serviez pour entrer, la clé d'un ardent et beau passé dont il ne reste que le souvenir, la clé du pavillon où erre encore votre ombre voluptueuse et vaine, l'ombre de Lucinde nue.

HISTOIRES DE FEMMES

J'AIME les histoires de femmes.
Elles nous en apprennent plus sur
l'homme qui les raconte que des
femmes sur qui on les conte.

* * *

Dans le train j'ai songé à une rencontre faite, ces jours derniers, sur la place Saint-Marc, d'un de mes camarades de collège; je ne l'avais pas vu

depuis bien des années, mais je l'ai facilement reconnu. Il a récemment découvert Venise et il est, comme il dit, fort « emballé sur elle ». Pour lui, Venise est la « Ville de Volupté ». Comme je l'avais su, dans sa jeunesse, fort porté sur les femmes, je ne doutais pas qu'il eût voulu expérimenter celles d'ici, et je l'interrogeai sur ses amours vénitiennes. Voici à peu près ce qu'il m'en confia :

« C'était au printemps et, tu sais, mon vieux, le printemps, c'est le printemps... J'étais seul; je m'ennuyais de ma solitude. Alors je me mis à courir les filles. J'en remarquai vite une qui, le soir, faisait les galeries de la place Saint-Marc. Elle n'avait rien de très particulièrement vénitien, mais elle avait une assez élégante dégaine, une robe bien

coupée et un gentil chapeau garni de rouge. Je l'abordai. Par des calli obscures, elle me conduisit près du ponté Sant' Antonio. C'était là qu'elle habitait. Elle me fit monter un étroit escalier et je pénétrai dans une chambre, basse de plafond, occupée presque entièrement par un grand lit et une toilette assez bien agencée. Les murs étaient ornés de japoneries de pacotille : estampes, éventails, poupées. Je ne savais guère d'italien et, elle, à peine quelques mots de français. Cependant, nous nous entendîmes sur l'essentiel. A la lumière d'une ampoule électrique, je la regardai mieux. Elle avait un visage agréable et les yeux légèrement bridés, quelque chose d'un peu japonais et qui me fit comprendre la présence des éventails et

des poupées. Elle s'appelait Nara et elle était, me dit-elle, la maîtresse d'un officier de marine. Il y a en effet à Venise une station de torpilleurs, mais tu penses bien qu'elle n'était pas à un seul de ces messieurs. Cependant, elle s'était déshabillée et moi aussi. Je la rejoignis sur le lit où elle était étendue. Elle avait un corps menu, non sans grâce, mais fatigué par l'amour. Je la pris sans dégoût et sans plaisir. Il faisait chaud. La fenêtre était ouverte sous le rideau et on entendait les pas des gens qui passaient dans la calle et des voix italiennes qui s'interpellaient. Je n'ai plus revu Nara, mais cette passade m'avait mis en goût et je continuai mes expériences vénitiennes...

« Ce fut ainsi que je suivis une autre

filie rencontrée dans la Merceria. Celle-là était une prostituée de basse catégorie. Elle portait le châle à franges et les grosses coques de cheveux. Elle avait un étrange visage, ardent de fard, obscène, provocant et marqué de petite vérole. Elle logeait derrière San Zulian, dans un taudis d'une saleté repoussante. Je payai et m'en allai : je ne suis tout de même pas si imprudent ! Je fis de même, une autre fois, avec une fille qui m'aborda près du Ponte delle Ostregghe. Son visage m'avait attiré, mais son anguleuse, maigre et pauvre nudité me découragea...

« Pour ma quatrième expérience, j'eus recours à la maquerele qui m'avait fait ses offres de service, un soir où je rôdais auprès du baccino San Gallo,

derrière les Procuraties. La vieille avait un fort accent tudesque. Je pris heure avec elle. Elle fut exacte et me mena dans une calle, voisine de la Frezzaria. On me laissa seul dans une chambre assez propre. Au bout de quelques instants parut une assez belle fille brune, coiffée en bandeaux. Elle savait un peu de français et me dit qu'elle était modeste de son état et que son père était « maestro », c'est-à-dire maître d'école. Comme toutes ses amies, elle « faisait les étrangers de passage ». Je me laissai donc faire et n'eus pas trop à m'en repentir... C'est tout ce que je peux t'apprendre sur l'amour à Venise. Ton Casanova en savait plus que moi, n'est-ce pas?... »

*
* *

B. était grand suiveur de femmes. Il passait beaucoup de temps à chasser l'aventure; il y mettait une grande application et disait que « cela rendait ». Comme je lui demandais en quelle proportion, il me donnait un chiffre. Il m'avoua un jour qu'il s'était fait faire des cartes portant ce seul mot : « Député », et il les glissait discrètement. Il prétendait qu'alors son « pourcentage » augmentait sensiblement.

*
* *

« C'était dans le train qui va de Toulon à Nice. Il restait une place dans le wagon. A une station monte un grand

garçon qui vient occuper le siège vacant. A peine assis, il tire de sa poche un portefeuille et du portefeuille une lettre qu'il déplie et qu'il se met à lire. La lecture achevée, il la recommence, puis pose ses lèvres sur le papier. Cela fait, il s'agite, puis enfin s'adressant aux personnes présentes : « C'est une lettre que je viens de recevoir de ma maîtresse, et elle est si jolie, cette lettre, si tendre, que je vous demande la permission de vous la lire. » Et il la lit. Je me suis demandé longtemps si c'était un farceur ou un niais. »
(Lettre de M^{me} N. à M. G. L.).

*
* *

Il l'avait épousée sur le tard. Il était pauvre; elle était riche. Il en avait assez

de sa bohème mondaine, de sa longue vie d'expédients qui n'était en rapport ni avec sa naissance, ni avec ses goûts. Ce fut entre eux un échange. Il lui donnait son nom; elle lui apportait sa fortune. A cela s'ajoutaient des convenances réciproques, une sympathie mutuelle. Tout bien pesé, le mariage eut lieu. Marié, il cessait d'avoir recours à l'ami complaisant qui vous oblige et qui vous fait sentir qu'on lui doit plus que ce qu'il vous a prêté; il cessait d'aller à pied ou en fiacre; il quittait son modeste rez-de-chaussée. Désormais, il aurait à ses ordres un équipage, il habiterait un vaste hôtel. Un nombreux domestique remplacerait son unique femme de ménage. Nous en fûmes tous heureux pour lui. C'était un homme

charmant, d'une rare distinction d'esprit, de manières raffinées, discrètement spirituel, tout en nuances, gentiment ironique, et qui devait mettre de cette ironie à juger sa nouvelle situation.

Sa compagne, assortie à lui par bien des points, n'avait pas tout à fait la même finesse. Elle était d'une autre race, d'un autre milieu, d'une autre éducation. Très intelligente d'ailleurs, elle ne manquait nullement de bonne volonté conjugale, pourvu que cette bonne volonté ne la forçât pas à changer ses habitudes. Elle avait fait une première expérience matrimoniale qui n'avait pas réussi. Celle qu'elle tentait maintenant était toute différente et elle entendait la mener à bien. Elle était décidée à faire de son mieux pour rendre heureux

l'agréable compagnon qu'elle s'était choisi.

Le voilà donc installé dans sa nouvelle condition dont il sentait les avantages. N'est-il pas rassurant de n'avoir plus à penser au lendemain? N'est-il pas reposant d'être affranchi des petites difficultés de la vie? Les premiers temps, il fut donc tout au plaisir de cette sécurité; il fut sensible au bien-être qu'elle lui valait, mais il ne tarda pas à distinguer certaines imperfections. Il en était choqué, mais il n'était pas homme à s'en plaindre. Il eût trouvé aussi indélicat de ne pas s'en apercevoir que peu délicat de laisser voir qu'il s'en apercevait et il prenait, de sa réserve et de sa clairvoyance, une satisfaction un peu amère dont il tempérerait

l'amertume par une ironie silencieuse...

Pourquoi avait-on conservé aux harnais et aux voitures le chiffre du précédent mari?... C'était un rien, mais les « riens » comptent. Il y avait mieux. Pourquoi, dans l'hôtel, l'appartement qu'il occupait n'était-il ni à la place, ni à l'étage où il aurait dû être? Il y avait là une légère inconvenance, d'autant plus qu'il y était logé incommodément et à l'étroit. Il n'était pas homme à réclamer, mais il était homme à faire sentir l'incorrection du procédé et voici ce qu'il imagina. Quand on montait le voir, on le trouvait, le nez chaussé de grosses lunettes, et occupé à lire un livre de format minuscule et de texte nain. De ces livrets en miniature, il avait toute une collection et, quand on lui

faisait remarquer qu'il se fatiguait la vue à cette typographie de poupées, il laissait entendre que l'exiguïté de son logis l'obligeait à se contenter de cette bibliothèque lilliputienne et qu'il ne pouvait recourir à des volumes d'un format plus encombrant. Cela était dit, non comme un reproche, mais glissé négligemment avec un sourire désenchanté et amusé à la fois, car cette comédie, dont il savait l'inutilité, le divertissait par l'emploi d'une finesse qui « ne portait pas », mais dont il goûtait, à part soi, toute la malice secrète.

Ce charmant et singulier mari ne manifesta jamais autrement que par des signes discrets ce qu'il pensait de certaines façons de se comporter à

son égard et qui étaient, plutôt qu'un manque d'attention à ses aises et à ses justes susceptibilités, l'effet d'une sorte d'incapacité à se rendre compte des imperceptibles vexations qu'on lui imposait involontairement. Ce ne fut qu'après sa mort qu'on eut connaissance de ces menus griefs. On trouva dans ses papiers un carnet où ils étaient minutieusement consignés, en termes mesurés, mais dans leurs plus subtils détails. A ce réquisitoire posthume, il avait joint quelques « pensées » parmi lesquelles se rencontrait celle-ci : « L'égoïste est celui qui ne pense pas à moi », et une autre, recopiée des *Maximes* de La Rochefoucauld où il est dit que s'il est de bons mariages, il n'en est pas de délicieux.



Il parle lentement, comme quelqu'un qui se souvient.

« Imaginez un garçon de dix-huit ans, amoureux fou et sans expérience de l'amour; une jeune femme aussi inexpérimentée et aussi folle que lui. Il est son premier amant; elle est sa première maîtresse. Entre eux un mari préservé de tout soupçon par la sécurité particulière aux vaniteux et qui pousse le sentiment de son invulnérabilité jusqu'à inviter l'ami de sa femme à venir passer l'automne dans la propriété qu'ils habitent la plus grande partie de l'année.

Ce n'est qu'au début de la vie que nous arrivent de si surprenantes fortunes et il est bien qu'il en soit ainsi car,

plus tard, à en profiter, nous mettrions peut-être des réserves, des scrupules et des prudences qui nous empêcheraient d'en accepter les risques. A dix-huit ans on n'a guère de ces délicatesses et de ces soucis, aussi nos amoureux saisirent-ils avidement l'aubaine qui s'offrait à eux et n'y apportèrent ni scrupules, ni prudence. Il est vrai que des relations presque d'enfance justifiaient jusqu'à un certain point leur intimité et la familiarité où ils vivaient. Leur amour se masquait ainsi de camaraderie, et puis, aux yeux d'un mari, un petit jeune homme ne compte guère et ne doit pas davantage compter aux yeux d'une femme dont on est sûr, même si elle est délicieuse. Or celle-là l'est. Elle l'est par son charmant visage, son corps élégant. Elle

l'est par sa jeunesse. Elle est mariée depuis un an à ce mari qui n'a rien de désagréable et qu'elle trompe avec une simplicité et un naturel admirables. D'ailleurs en le trompant n'accomplit-elle pas une sorte d'engagement de cœur? Elle donne à son amant, dans la femme qu'elle est devenue, la jeune fille qu'elle a été, avec qui il a gentiment et passionnément flirté. Il lui semble s'acquitter ainsi d'une juste restitution. Aussi n'a-t-elle guère résisté. Cependant elle n'a pas eu affaire avec un bien grand séducteur. Leur entente amoureuse s'est faite d'elle-même. Ils obéissent l'un et l'autre à une impulsion mutuelle qui leur semble une sorte de droit. Ils n'éprouvent aucun remords de leur conduite. Ils sont aussi à l'aise dans leur entente physique et

sentimentale que s'ils n'avaient pas à s'en cacher. L'amour facilite les aveuglements et ils s'aiment. Ils s'aiment avec imprudence, avec impudeur, avec une espèce de folie à profiter de la chance merveilleuse qui les a réunis en cette campagne isolée, en cette vieille maison des champs, aux maintes pièces vides ou inutilisées, aux vastes greniers, aux longs corridors sombres. Ils y abritent leur amour, derrière les volets clos, dans l'ombre poudreuse des chambres inhabitées, sous la garde des serrures démantibulées. Ils y risquent la surprise, s'y jouent avec le hasard. Ils sont passionnément heureux.

Ils le sont par les baisers furtifs qu'ils échangent et par les étreintes où ils s'attardent. Ils le sont dans les abandons

où ils oublient tout ce qui n'est pas leur amour. Ils se provoquent aux audaces et s'y livrent comme à un jeu où ils se défient. Une nuit, n'est-elle pas venue le rejoindre dans son lit? Jamais il ne l'a vue plus belle et plus voluptueuse. Le danger stimule son goût du plaisir. Il l'a tenue entre ses bras et elle s'est étendue auprès de lui. Ils ont enlacé leurs membres et confondu leurs souffles. Jamais encore ils n'avaient été l'un à l'autre ainsi, et ils étaient si heureux qu'ils ont pleuré longtemps en écoutant dans le silence de la nuit le battement de leurs cœurs. Une autre fois, ils ont passé une longue après-midi dans cette grande chambre où l'on entasse les meubles hors d'usage. Sur un antique canapé, recouvert d'une antique cretonne,



elle s'est allongée nue. Elle avait enlevé ses vêtements et défait sa coiffure, et ils ont ri de se voir reflétés dans une vieille glace où ils s'encadraient et où ils avaient l'air d'une peinture lascive. Une autre fois encore, ils ont failli être surpris, et elle est devenue si pâle qu'il a cru qu'il allait mourir de sa pâleur. Souvent aussi, ils quittent la maison pour de longues promenades. Ils s'arrêtent au bord d'un talus, contre une haie. Il y a dans la forêt des places fleuries de bruyères où l'on est bien pour s'aimer.

Puis, c'est l'époque des premières chasses. On part de grand matin pour arriver à temps au rendez-vous. Il fait froid, l'air est vif où fument les haleines des chiens et le souffle des chevaux. Elle

est fière et charmante, droite en selle, un voile enroulé à sa toque. Côte à côte, ils cheminent. La meute donne de la voix. La chasse s'éloigne, se rapproche, se perd. Elle est perdue. Alors, ils mettent pied à terre. Que leur importe la bête lancée, sanglier ou renard ! Ils sont l'un près de l'autre. Le vivant silence de la forêt les entoure. Peu à peu, le jour baisse. Voici le moment du retour. Le soir, il y a dîner dans quelque château des environs. Elle a quitté l'amazone. Il aperçoit la naissance de sa gorge et il pense à tout son corps. Il la regarde, il est heureux et il souffre. On l'entoure, on la complimente. Elle répond, elle rit. Il est jaloux. Qu'est-il pour ces gens ? Il n'est que le petit jeune homme en villégiature chez des voisins. On l'a invité

avec eux. Il n'est rien et cependant c'est lui, quand on rentrera à la maison, qui, par quelque stratagème, trouvera le moyen de baiser furtivement cette belle bouche. Demain, ils passeront la journée au kiosque.

Il est situé dans la partie la plus reculée du parc. De là, on en domine l'étendue. C'est une cabane rustique construite en rondins et couverte de chaume. C'est une de leurs retraites. Une seule allée y conduit. A l'intérieur, ils ont étalé une litière de genêts dont ils aiment l'odeur amère. Ils s'étendent sur cette couche sylvestre. De là, on ne voit que des cimes d'arbres jaunissantes. Parfois un cri d'oiseau et, de loin en loin, un coup de fusil. Chaque fois, ils sourient; ils savent qui est ce chasseur.

Il rapportera, ce soir, quelque perdrix ou quelque bécassine. Ils écouteront ses récits. Le feu flambera dans la grande cheminée. Ils pensent tous deux aux souvenirs que leur laisseront ces jours qui vont finir, mais après lesquels ils se retrouveront ailleurs, car ils n'imaginent pas la vie sans les plaisirs qu'ils prennent l'un de l'autre. Déjà, ils songent aux stratagèmes qu'il faudra inventer, aux ruses qu'il faudra employer. Ils sont prêts à renouveler toutes leurs imprudences, à tout hasarder, à tout risquer. Leur amour leur est tout : elle est sa première maîtresse ; il est son premier amant. Ils ne font qu'un corps et qu'une âme. Ils ne savent pas qu'un jour ils s'oublieront mutuellement jusqu'au moment où le souvenir leur reviendra, au

bout de la vie, de leur jeunesse amoureuse et lointaine, de leur jeunesse ardente, ensevelie sous les cendres du passé.

* * *

Quand C... devint amoureux de M^{me} de B..., il se rendit compte du trouble qu'elle allait apporter dans sa vie. Il la savait exigeante, capricieuse, évasive, inexacte. « Madame, lui dit-il, je vous aime; je veux bien souffrir, mais je ne veux pas attendre. »

* * *

Voici ce qu'il m'a raconté. Il était l'amant de M^{me} de D... Assez souvent, en l'absence de son mari, elle le recevait,

le soir, chez elle, et il arrivait qu'il y passât la nuit. Une fois monté dans la chambre de M^{me} de D..., il se mettait à l'aise en attendant qu'elle vînt le rejoindre au lit d'où il décampait au petit jour, lorsque tout dormait encore dans l'hôtel. Les voilà donc, ce soir-là, couchés d'assez bonne heure quand, soudain, la porte s'entr'ouvre. M. de D... était revenu de voyage à l'improviste et, comme il n'était pas une heure indue, il venait avertir sa femme de son retour. Or, comme il y avait de la lumière dans la chambre, il avait certainement dû voir ce qui s'y passait, bien que, la porte entr'ouverte et la tête avancée dans l'entre-bâillement, il eût vivement refermé. Grand émoi dans le lit. Mon ami saute à bas, court à ses vêtements.

Rien de plus ridicule que d'être surpris à poil chez une dame; et M. de D... peut entrer d'un moment à l'autre, qu'il se soit retiré pour faire lever ses gens ou pour aller chercher une arme. Cependant, aucun bruit. Les minutes s'écoulent. M. de D... ne reparaît toujours pas. Cela dure ainsi pendant près d'une heure. Toujours rien. Au bout de ce temps, mon ami prend son parti : celui de s'en aller, dût-il, dans l'escalier, faire quelque ennuyeuse rencontre. Le voilà donc sur le palier. La main à la rampe, il descend à tâtons. Sans doute est-il guetté, attendu. Il va falloir s'expliquer, se colleter peut-être. Ma foi, tant pis! il a des poings solides et il arrivera ce qu'il pourra. Il n'en est pas d'ailleurs à sa première affaire. Mais pourquoi cet

imbécile de D... a-t-il fait cette rentrée intempestive et grotesque? Cependant, il continue à avancer. Toujours personne. Il est dans le vestibule; il tourne la clé, pousse le verrou. Il est dehors. Un fiacre passe, il le hèle et se fait ramener chez lui. Il n'en sortira plus avant d'avoir reçu les témoins de M. de D... « Eh bien! mon cher, me dit-il, je les ai attendus toute la journée, ces témoins, et toute la journée encore du lendemain. Je commençais à m'ennuyer. Le soir, je m'habille et je vais au cercle pour en finir. Naturellement, je tombe sur D... Bon, me dis-je, ça y est... Eh bien! ça n'y était pas du tout, du tout. Ce D... avait plus d'estomac que je ne pensais; seulement, figurez-vous que, pendant huit jours, il ne m'a pas tendu la main. »



DOUZE QUATRAINS
D'ALMANACH



DOUZE QUATRAINS D'ALMANACH

A Madame Maurice Vasseur.

Sur leurs almanachs les dames
Inscrivent, d'un air très doux,
Les projets les plus infâmes
Qu'elles forment contre nous.

★

Consultez ce petit livre,
Madame, afin, chaque jour,
De savoir s'il vaut mieux vivre
Pour le plaisir ou l'amour.

★

Ta dernière page tournée
Sur l'inconnu de l'avenir,
Almanach, miroir de l'année,
Tu nous offres son souvenir !

★

Comme un poisson sans arête
Un an est vite avalé,
Que l'on habite à Gaëte
Ou près du Grand Lac Salé !

★

Ce n'est pas du temps perdu,
Non, celui que l'on consacre
A son visage rendu
Couleur de rose et de nacre.

★

Vraiment ce chapeau vous coiffe
Bien, à s'en extasier,

Et son rouge éclat assoiffe
Par sa couleur de brasier.

★

Ne prends pas cet air féroce,
De la jeunesse envieux,
Parce que ton âge endosse
Un habit, d'un an plus vieux.

★

Avec regret je le constate,
Au triste temps où nous vivons,
Les femmes ont la gorge plate
Et les cheveux pas assez longs.

★

J'aime que l'ardent crépuscule
Par où s'achève un jour en feu
Semble répandre en l'air qui brûle
La cendre aérienne d'un dieu.

★

Le vieux monsieur qui regrette
Ce qu'il était, l'an dernier,
Voit, d'une humeur inquiète
Décembre finir en janvier...

★

Va-t'en, pour que te remplace,
Vieille année, un nouvel an,
Et qu'il ait meilleure grâce
Que tu n'as en t'en allant!

★

Sur leurs almanachs les hommes
Inscrivent, sous après sous,
Les sentiments et les sommes
Qu'ils ont dépensés pour vous...

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

25 exemplaires sur japon impérial,
numérotés de 1 à 25;

50 exemplaires sur hollande Van Gelder
Zonen,

numérotés de 26 à 75;

750 exemplaires sur vélin de Rives,
numérotés de 76 à 825.

Le tout constituant l'édition originale.

Exemplaire N° 584

Achévé d'imprimer
le huit novembre mil neuf cent vingt-huit
pour les éditions Kra
6, rue Blanche, à Paris
sur les presses du maître imprimeur Coulouma,
à Argenteuil,
H. Barthélemy étant directeur.

67682342

140

E. M. S.

I/K 941 A.1

MI E

ou les femmes et l'amour

par



M. I. E.

M I E



52



